Vallée, Danièle et Suzon Demers. *Sous la jupe*. Ottawa : David, 2013. 87 p.

Il faut arriver à la conclusion, une « cérémonie », version littéraire du banquet féministe (*The Dinner Party*) que l'artiste Judy Chicago réalisa dans les années soixante-dix au plus grand dam ou au plus grand plaisir des critiques et des spectateurs, pour comprendre – et s'amuser – que les quatorze nouvelles de ce recueil ont d'autres points communs que leur trame féministe et leurs illustrations, lorsque les histoires deviennent une histoire. Mais, en attendant le dénouement, contentons-nous de l'inspiration des nouvelles de Danièle Vallée, à savoir quatorze portraits réalisés par l'artiste Suzon Demers (huiles sur toile, 152.4 cm x 91.4 cm) qui représentent des femmes portant de remarquables vêtements, chacune posant face aux spectateurs. Chaque nouvelle contient des références spécifiques à ces habits – châles émeraude, jupes fleuries, robes en tissu blanc tout simple, longues robes cintrées d'un rouge vif, vêtements moulants, etc. C'est de l'apparence que naît le récit qui, par-delà celle-ci, nous invite à faire connaissance de divers personnages tout en relatant une anecdote le plus souvent basée sur le sentiment amoureux.

C'est alors que le portrait prend vie – et quelle vie ! Bien que les nouvelles dévoilent de grandes détresses – l'isolement, la pauvreté, l'injustice qui touchent ces femmes – le ton est tranchant, vif, ironique. Il fait rire, se moque des institutions et des gens bien-pensants, se fait délibérément et très joliment sarcastique pour l'immense plaisir des lecteurs. Mettant au défi les conventions morales, il nous fait rire des misères humaines. Il ne nous ménage pas ; il nous convoque au festin des attermoissements et des indicibles malheurs. Et nous rions de plus belle.

Parmi les nouvelles les plus réussies – et les plus acerbes – « Confession » ouvre la série de portraits visuels et littéraires, celui de Sophie, jeune fille élevée catholique et envoyée régulièrement se confesser depuis l'âge de sept ans qui, au fil des années, tombe follement amoureuse de l'abbé Dutil, bien que le rituel en question lui paraisse du plus haut ridicule : « Pour un fille, la première fois qu'on se confesse, c'est comme perdre sa virginité. Il faut s'ouvrir devant un homme et lui donner l'impression qu'il nous fait du bien ». Inventant des fautes jamais commises pour justifier sa présence à cette foire des pardons, Sophie s'explique, narquoise et agréablement volontaire : « Je l'ai pris en pitié et j'ai décidé de le divertir. Je me suis mise à relater des péchés moins véniels, mais pas tout à fait mortels, et comme je le savais ligoté par le secret du confessionnal, j'allongeais la liste allègrement. Le vicaire, ça avait l'air de

lui plaire. [...] Quand je sortais du confessionnal, sa batterie était rechargée, et moi j'étais pardonnée. »

« Un amour d'éboueur », nouvelle dans laquelle une femme timide imagine une relation passionnée avec l'éboueur de son quartier, évoque une nouvelle de Marguerite Andersen dans *Les crus de l'esplanade*, dans laquelle une situation similaire est tout aussi délicatement croquée. Ou encore, voici « Sur le matelas » qui met en scène un « couple heureux ». Toutefois, Antonin et Victoire expriment l'attirance qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, non dans le contact sexuel, mais dans le combat physique : « Ils s'aiment, se détestent, s'embrassent, se mordent, se battent, se lèchent, se griffent, se flattent, se frappent, s'écroulent et se relèvent ».

En choisissant de justifier les histoires, non par un fondement réaliste, mis par la description de tableaux, les auteures mettent en relief l'artificialité de l'écriture. Toutefois, leur traitement du sentiment le plus humain qui soit – l'amour – est tellement ancré dans le quotidien qu'il nous ramène à des anecdotes et faits divers comme si ceux-ci étaient tirés de journaux ou de séries télévisées. *Sous la jupe* réjouira les lecteurs, mais peut aussi leur faire grincer les dents. Après tout, Vallée et Demers nous montrent sans ambages qu'elles s'intéressent aux apparences, celles des vêtements aussi bien que celles de saynètes brèves sur le comportement amoureux. C'est dans cette reconnaissance de l'insondable représentation des relations entre les deux sexes, que s'apprécie au mieux l'ouvrage.

Armand Falq